

2 L'OPÉRATION «FORTITUDE» A-T-ELLE ASSURÉ LA RÉUSSITE DU DÉBARQUEMENT ?

Planifiée par Londres à partir de décembre 1943, l'opération *Fortitude* se compose de deux volets. *Fortitude North* cherche à persuader d'un débarquement en Norvège. L'état-major de la 4^e armée britannique émet depuis l'Écosse un intense trafic radio. Il s'y ajoute des demandes de facilités aéroportuaires faites à la Suède et de fausses attaques navales dans le nord de la Scandinavie par les Soviétiques.

Fortitude South tente pour sa part de convaincre Hitler d'un débarquement dans le Pas-de-Calais. Pour y parvenir, 1 500 hommes simulent la présence dans le Kent, en Angleterre, de vingt-deux divisions, avec à leur tête le général George S. Patton. L'idée est géniale, puisque l'Américain est considéré comme le plus brillant chef allié par les Allemands. Des acteurs animent de faux camps de toile fabriqués à la manière d'un décor d'Hollywood. Des messages radio circulent entre les pseudo-unités. Un dock et un complexe de stockage de pétrole sont ouverts à Douvres, tandis que 256 fausses barges de débarquement sont exposées bien en vue des appareils de reconnaissance de la Luftwaffe. Enfin, l'activité aérienne et maritime est amplifiée pour feindre de futures opérations sur le nord de la Seine. « Pour chaque bombe tombée en Normandie, il en faut deux tombées sur le Pas-de-Calais », exige le colonel John Bevan, coordonnateur des actions d'intoxication.

Effets contre-productifs

Et pourtant, le Reich passe à côté ! Miné par la médiocrité et la concurrence entre ses agences, son renseignement est dans un état lamentable. Dans les airs, la supériorité alliée limite les vols de la Luftwaffe. Quatre seulement photographient la campagne anglaise au printemps, et ils ratent tout le décorum. Par conséquent, la mise en scène échappe presque entièrement aux Allemands. En revanche, plusieurs

Un soldat porte à bout de bras une fausse jeep gonflable destinée à faire croire à l'existence d'un « First US Army Group » (FUSAG) fictif, confié au général Patton, privé de (vrai) commandement pour sa mauvaise conduite en Sicile.



18 • Guerres & Histoire N° 78

Dirigé par l'amiral Wilhelm Canaris, l'Abwehr est le médiocre service de renseignement de la Wehrmacht, qui passe sous la coupe du Sicherheitsdienst (SD), l'Office central de sécurité du Reich de la SS, en février 1944.

Juan Pujol Garcia, alias **Garbo** (1912-1988), est un républicain espagnol qui s'est fait recruter par l'Abwehr avec l'idée, une fois en mission à Londres, de se mettre au service des Britanniques.

Roman Czerniawski, alias **Brutus** (1910-1985), est un officier polonais en exil en France qui entre en résistance en 1940. Capturé en 1941, il collabore avec l'Abwehr pour sauver les 64 membres de son réseau. Envoyé en Angleterre, il retourne immédiatement sa veste.

Dušan Popov, alias **Tricycle** (1912-1981), est un Serbe polyglotte, antinazi, recruté dans les geôles de Belgrade par une Abwehr qui, décidément peu lucide, l'expédie à Londres, où il trahit immédiatement. Son charme et son style auraient inspiré à Ian Fleming le personnage de James Bond.

Me 410 identifient correctement la flotte d'invasion au sud-ouest de l'Angleterre, dans des ports tournés vers la Normandie et la Bretagne, bien plus que vers le Pas-de-Calais (voir « Vigie », p. 10).

Si l'OKW, l'état-major de la Wehrmacht, conserve des forces considérables au nord de la Seine, c'est d'abord parce qu'il est convaincu depuis 1942 que c'est là que s'effectuera le débarquement principal : le détroit du Pas-de-Calais, en effet, offre la voie la plus courte vers la côte puis vers la Ruhr, et il se trouve à proximité immédiate des bases nécessaires au soutien aérien. La rationalité allemande est la meilleure des intoxications. C'est ensuite parce que l'Abwehr surestime les forces présentes en Angleterre. La faute à ses agents sur le terrain, des infiltrés retournés par les Britanniques et qui participent du grand bluff. Ce système de « Double-Cross » (le mot signifie « tromper », en anglais) incarné par des personnages comme **Garbo, Brutus et Tricycle**, persuade les Allemands qu'Eisenhower dispose de 79 divisions alors qu'il n'en a que 52, et de huit divisions aéroportées contre quatre en réalité. Cette fois, l'intoxication fonctionne, mais avec un effet pervers. Plutôt que de se focaliser sur le seul Pas-de-Calais, les Allemands croient l'ennemi capable de multiplier les opérations, ce qui finit de persuader Hitler et une partie du haut commandement que, décidément, une action secondaire se prépare en Bretagne ou dans le Cotentin, deux péninsules faciles à isoler avec des largages massifs de paras. Fin mai, la Basse-Normandie est renforcée par deux DI, un régiment de Flak et un régiment para. Les effectifs de la 7^e armée qui tient ce secteur crucial augmentent de 57 %, tandis que les divisions de panzers sont panachées entre le nord et le sud de la Seine. L'opération *Overlord* ne sera pas la surprise espérée.

Les préjugés, héros du jour J ?

L'action des agents « Double-Cross » aurait été contre-productive ? Pas forcément ! Car la surestimation qu'ils induisent crédibilise, après le jour J, les rapports avertisant de l'imminence d'une autre invasion... dans le Pas-de-Calais. Et comme les Alliés ont la bonne idée d'y redoubler leurs bombardements aériens, la 15^e armée allemande y reste en position de combat. La 1^{re} division Panzer SS n'est transférée en Normandie que le 17 juin et la 116^e Panzer que fin juillet. Mi-juin, l'Abwehr déduit pourtant de la qualité des troupes engagées que c'est autour de Caen et dans le Cotentin que porte l'effort principal. Mais le service, engoncé dans les préjugés partagés par tout le commandement, n'ajoute pas foi à ses propres conclusions et s'autocensure. Il faut ainsi attendre le 27 juillet pour que les premières DI de la 15^e armée traversent la Seine – des unités qui, même médiocres et peu mobiles, ont manqué en juin. Ainsi, pour Jean-Luc Leleu, auteur d'une magistrale thèse sur l'armée allemande en Normandie, *Fortitude* n'a pas eu le succès qu'on lui a prêté après-guerre. Tout juste a-t-elle nourri les préjugés des Allemands. Et il est impossible de certifier qu'en l'absence d'intoxication, ceux-ci auraient agi différemment. ■

3

À QUOI A VRAIMENT SERVI LA RÉSISTANCE ?

Le **SOE** britannique et le **BCRA** gaulliste n'ont évidemment pas attendu le 6 juin pour tirer profit de la Résistance. À en croire le chef des services secrets américains, le général William Donovan, le BCRA aurait livré à lui seul « 80 % des renseignements sur lesquels le débarquement en Normandie fut basé ». Estimation colossale, rarement questionnée. Or, le contexte de la citation montre que Donovan exclut du total les renseignements collectés par **ULTRA** et les reconnaissances aériennes et amphibies. Voilà de quoi revoir sérieusement à la baisse le pourcentage. Établir une telle statistique est d'ailleurs insuffisant, volume n'étant pas synonyme de qualité. Les résistants ne sont pas tous des experts de l'armée allemande, il s'en faut, et leur évaluation de l'ordre de bataille ennemi en souffre, même s'ils apportent de précieux renseignements sur le mur de l'Atlantique. Faute d'études, il reste cependant difficile de mesurer leur part dans le succès.

Passons aux sabotages, que le commandement allié considère comme un « bonus ». En 1943, armer, entraîner, coordonner la Résistance lui semble un projet trop aléatoire. L'armée des ombres est alors l'ombre d'une armée, divisée politiquement et régulièrement décapitée par la répression. Ni Churchill ni Roosevelt n'imaginent renforcer de Gaulle et armer les communistes. Par conséquent, le SOE ne livre que chichement des armes. Pour autant, Eisenhower, angoissé à l'idée de voir les Allemands converger trop vite en Normandie, ne renonce pas totalement aux sabotages.

Un bilan surtout symbolique

En janvier 1944, les Alliés livrent quelques armes, mais trop tard et trop peu pour que la Résistance puisse s'attaquer efficacement au réseau ferré avant le jour J. Pour la même raison, le 6 juin, 40 000 résistants au plus sont capables d'agir, quand leur activité n'est pas ruinée par des ordres contradictoires. Ils obtiennent tout de même 486 coupures et 180 déraillements, et 950 des 1 050 interruptions de voies prévues sont obtenues dans les jours suivants. Beau succès en apparence, que tempère cependant l'historien Sébastien Albertelli : comparer ces estimations avec « les rapports des forces de l'ordre ou des agents de la SNCF [...] provoque des révisions drastiques » de nos connaissances, écrit-il. En réalité, seuls 15 % des sabotages s'accompagnent de dégâts sérieux en Île-de-France. Les journaux de marche des unités montant au front ne font *jamais* état de déraillements. Balayez l'image de wagons chargés de panzers basculant d'un viaduc effondré. Les résistants mènent en fait une guerre d'usure qui complète l'action principale des bombardiers. En sabotant les lignes secondaires, ils privent les Allemands de voies de substitution, aggravant les retards et la pénurie de matériel (1 750 locomotives

Le Special Operations Executive (**SOE** ou Section des opérations spéciales) est une création britannique datant de 1940 pour nourrir et orienter les activités des divers mouvements de résistance d'Europe en faveur des Alliés.

De Gaulle dispose d'un service équivalent au SOE confié à André Dewavrin (alias colonel Passy), le Bureau central renseignement et action (**BCRA**). Le SOE lui fournit l'infrastructure et la logistique indispensables à ses opérations.

ULTRA (pour « Ultra-Secret ») est le nom donné par les Britanniques au programme d'interception des communications radio et des téléscripteurs des armées allemandes, rendu possible depuis 1940 par le décryptage de la machine à coder Enigma. Son impact sur la stratégie alliée ne cesse d'être souligné depuis que son existence a été rendue publique dans le milieu des années 1970.

Pour étoffer ses armées, la Wehrmacht recrute parmi les prisonniers de guerre soviétiques des volontaires de l'Est (**Osttruppen**) regroupés en bataillons nationaux (Géorgiens, Ukrainiens, Azerbaïdjanais...) de très inégale valeur militaire.



Des insurgés français armés de l'incontournable pistolet-mitrailleur Sten viennent de hisser le drapeau tricolore à Caen, en juillet 1944. Importante pour son apport au renseignement, la Résistance a un impact militaire négligeable.

détruites durant l'été). Mais pour être plus précis, il faudrait comparer les sabotages aux bombardements, ce qu'aucun historien n'a encore fait.

Les autres opérations sont décevantes. Un tiers des sabotages des transmissions prévus sont finalement menés – trop peu pour paralyser le trafic, mais assez pour, peut-être, retarder la 21^e Panzer et la Panzer Lehr Division... d'une heure. Le plan *Tortue* contre le transport routier échoue, lui, par manque d'armes (fusils mitrailleurs, mines, mortiers et lance-roquettes anti-chars) et de savoir-faire. Les embuscades frappent des véhicules isolés ou des patrouilles. Seule la 9^e Panzerdivision (PzD) SS « Hohenstaufen » rapporte la perte de quelques camions à cause de mines, fin juin. Contrairement à ce que prétend la légende, la 2^e PzD SS « Das Reich » n'est pas directement freinée par la guérilla dans sa marche depuis Montauban (Tarn-et-Garonne). Si des éléments tardent, c'est par manque de véhicules et parce que du 7 au 9, elle procède « avec une extrême dureté [...] afin que le foyer de trouble permanent dans ce territoire [Corrèze et Limousin] soit définitivement éteint », dit l'ordre de l'OKW. Il s'agit là du seul exemple de diversion car ailleurs, les insurrections plus ou moins spontanées au mont Mouchet et à Saint-Marcel sont balayées par les seules troupes d'occupation (forces de police et du contre-espionnage, régiment de sécurité, **Osttruppen**).

À quoi a servi la Résistance ? Militairement, à pas grand-chose, sinon à faciliter *Overlord* à la hauteur de ses (modestes) moyens. Mais l'action sert surtout à exister politiquement, à expier l'ignominie de la Collaboration et à offrir des manifestations d'héroïsme sur lesquelles reconstruire la fierté nationale – pas si négligeable, au fond. ■

passé le cordon dunaire, il faut traverser des marais littoraux sur des levées avant d'accéder à une plaine basse bocagère, elle-même ceinte d'un réseau de marécages sillonnés de cours d'eau (Merderet, Douve).

L'opposition est consistante, avec six bataillons dont trois d'élite du 6^e régiment de parachutistes allemands, soit 7 000 hommes dans un rayon d'une dizaine de kilomètres, derrière lesquels dorment trois divisions d'infanterie en garnison dans la péninsule. Voilà pourquoi il est décidé de larguer les 82^e et 101^e aéroportées. Elles offriront de la profondeur tout en prenant des carrefours comme Sainte-Mère-Église, des ponts, plusieurs sorties de plage afin de dérouler un véritable tapis sous les pieds des GI. Autre vertu : comme la réussite d'un débarquement réside notamment dans la capacité de déployer au plus vite un grand nombre d'hommes, disposer de 16 000 frères poitrines supplémentaires dès le premier jour est une aubaine pour le VII^e Corps.

Pendant « la nuit la plus longue » du 5 au 6 juin, la casse est cependant terrible. Échec des **Pathfinders**, brouillard, vent et Flak qui persuadent les pilotes, la plupart inexpérimentés, de s'écarter, de louvoyer, d'accélérer... Tout se conjugue pour ruiner le saut. Moins de 13 % des paras se posent à l'endroit prévu, la moitié dans un rayon de trois kilomètres... Les autres sont perdus dans la pampa, ou plutôt dans le bocage. Quelque 8 % d'entre eux tombent à plus de treize kilomètres, certains se noient même dans la Manche ! Le bilan n'est pas meilleur pour les planeurs, qui se fracassent contre les haies. Paul Nobbe conclut de ce désastre que les paras étaient incapables de remplir leur mission. Une seule sortie de plage est prise sur quatre... Le tapis espéré n'est qu'une vieille toile déchirée et mitée, ce dont profite un bataillon d'Osttruppen géorgiens, coincé entre les paras et les GI, pour ralentir l'avance américaine. Le soir même, ces derniers accusent un déficit de huit kilomètres en direction de Cherbourg. À l'ouest, la route surélevée qui enjambe le marais et le Merderet n'est pas sécurisée et, au sud, aucun pont sur la Douve n'a été saisi. Et 60 % des paras manquent encore à l'appel !

Psychose et chaos chez l'ennemi

Pendant trois jours, les unités ne disposent pas de la masse critique pour nettoyer les îlots de résistance. Même si les Allemands se saignent dans de stériles contre-attaques, ils profitent de ce délai pour replâtrer un front. Élargir la tête de pont exige alors plus d'efforts et de sang. La chaussée sur le Merderet n'est ouverte que le 9 juin, après une charge héroïque et à grand renfort d'artillerie et de chars. La ville de Carentan n'est conquise que le 12, et avec la participation indispensable des unités lourdes venues d'Utah. Le tout pour 2 500 pertes le 6 juin et des centaines d'autres les jours suivants. Nobbe est acide : seule la mollesse allemande a évité le désastre et, si les paras ont par endroits facilité l'assaut amphibie, le gain est hypothéqué par le prix du sang. Les pertes sont comparables à celles subies sur Omaha la Sanglante, affirme-t-il.

Certes, les paras n'ont pas été aussi efficaces qu'on l'escomptait. Pour autant la charge est excessive. La comparaison avec Omaha est fautive, car les pertes s'y élèvent en réalité à 4 710 hommes, soit deux fois plus. Certes, 2 500 paras hors de combat (14 %), c'est beaucoup, mais c'est moins que pour les largages précédents. De toute façon, comparaison n'est pas raison. Le sacrifice des parachutistes doit être mesuré à l'aune de la création d'une tête de pont profonde de treize kilomètres. La

Les **Pathfinders** sont des équipes de neuf éclaireurs chargés de préparer et de baliser les zones de saut. Ils disposent notamment de lampes holophanes et d'émetteurs Eureka captés par les avions en vol.

Le général Joseph L. **Collins** (1896-1987) commande avec grand talent le VII^e Corps US de la Normandie à l'Allemagne. Après-guerre, on le retrouve chef d'état-major de l'US Army, représentant US à l'OTAN et même ambassadeur au Vietnam. Son neveu, Michael Collins, a été le pilote du module d'Apollo 11.

Le 17 septembre 1944, Montgomery tente de forcer le verrou du Rhin par surprise en larguant un tapis de 35 000 parachutistes sur plus de cent kilomètres de profondeur avec mission de saisir intacts une dizaine de ponts. Cette opération baptisée **Market Garden** s'est échouée au pied du dernier, Arnhem, indispensable au succès de l'entreprise.

Pegasus Bridge est le nom reçu après-guerre par le pont de Bénouville, qui franchit le canal de Caen à la mer, en l'honneur des parachutistes britanniques de la 6^e Airborne dont le cheval ailé Pégase était l'emblème.

dispersion a eu une vertu insoupçonnée. Elle a nourri la psychose chez l'ennemi : des paras ont été signalés dans toute la péninsule. Tandis que des compagnies allemandes nettoyaient des secteurs vides, d'autres, se croyant en zone sécurisée, tombaient dans des guets-apens. La confusion était totale, d'autant que l'absence de deux généraux de division allemands sur trois, partis la veille à Rennes, n'a pas aidé à la prise de décision. L'un d'eux est d'ailleurs tombé dans une embuscade sur le chemin du retour, aggravant un peu plus le chaos.

Sans paras, la tête de pont aurait été bien plus étroite au soir du jour J et la défense plus dense, ce qui aurait laissé le temps à la 17^e division SS « Götz von Berlichingen » de se retrancher dans Carentan avant que la ville tombe. Historiquement, tout cela s'est joué à moins de 24 heures. À partir de là, la jonction entre Utah et Omaha ainsi que la prise de Cherbourg auraient été retardées, freinant de plusieurs semaines la campagne. D'autant que, dans un scénario sans parachutistes, le général **Collins** aurait été privé de 16 000 hommes.

L'emploi des parachutistes le 6 juin illustre finalement leur bon usage. Outil tactique, les aéroportés ne sont pas une arme de décision opérationnelle. Ils ont été utiles parce que le commandement a limité ses ambitions à des coups de main et à des engagements, certes massifs, mais réalisés à quelques encablures des plages. Il est heureux que l'état-major ait rapproché la 82^e Airborne d'Utah quelques jours plus tôt en découvrant la présence de la 91^e DI sur la zone de saut initiale. Outil aussi ruineux que complexe à mettre en œuvre, l'arme aéroportée doit être cantonnée à un rôle de soutien en ouverture des opérations essentielles, ce qui était le cas du Débarquement. Incapable de l'admettre, Montgomery pesterait contre les aviateurs qui refuseront de larguer à la hussarde la 1^{re} aéroportée britannique au sud de Caen, au milieu des panzers, quelques jours plus tard. En septembre, il aura gain de cause pour la désastreuse opération **Market Garden**.

Et les Britanniques ?

Leur participation est souvent limitée à la prise du **Pegasus Bridge** intact. Vision réductrice. La 6^e division aéroportée a ordre de tenir une aire de 100 km² (soit 10 km de côté) entre l'Orne et la Dives pour éloigner la menace allemande de Sword Beach. La mission comporte en plus deux actions commandos : la destruction des casemates d'artillerie de Merville et la célèbre prise des deux ponts qui enjambent l'Orne et le canal parallèle. Sans ces ponts, les paras se retrouveraient isolés.

Les deux actions commandos sont des succès, même s'il faut surmonter d'immenses obstacles pour prendre la batterie et découvrir qu'elle n'abrite que des pièces de 100 mm et non les 150 mm redoutés. Pendant ce temps, sept bataillons font sauter les ponts sur la Dives, se retranchent et repoussent des contre-attaques. Au soir, 650 paras manquent, soit 10 % des effectifs. L'opération a facilité la progression depuis Sword Beach en distrayant une partie de la 21^e PzD et étire la défense allemande. Mais, par manque de mobilité et de punch, la division n'a pas étendu son périmètre vers le nord, comme prévu, laissant le littoral aux Allemands. Sword Beach sera harcelée par l'artillerie au point d'être fermée le 25 juin. Le bilan est donc mitigé, mais confirme que les paras sont davantage taillés pour les coups de main que pour les combats offensifs traditionnels. ■



À Omaha, une vague d'assaut américaine passe devant le cadavre d'un soldat tombé au début de l'opération. On distingue à l'arrière un char Sherman doté d'un kit d'échappement « Deep Wading Gear » (DWG, pour équipement de guéage profond).

6 LE MASSACRE D'OMAHA ÉTAIT-IL ÉVITABLE ?

Dès le soir du jour J, les GI sont persuadés d'avoir été victimes d'une faillite des renseignements. Au lieu de tomber sur quelques compagnies de quadragénaires bedonnants de la médiocre 716^e DI, ils sont persuadés d'avoir affronté la 352^e DI, aguerrie et appuyée par un régiment de Flak (36 pièces de 88 mm). Rien n'est plus exagéré, mais l'explication est commode : elle permet aux soldats de se dédouaner du fiasco, puis, après la révélation de l'existence d'ULTRA en 1974, d'en rejeter la faute sur ce service de renseignement... britannique, qui aurait « raté » la division. En fait, le secteur d'Omaha est défendu par cinq compagnies de la 716^e DI et seulement deux de la 352^e DI, appuyées par trois groupes d'artillerie et demi. Au total, 1 500 fantassins et artilleurs contre... 34 000 GI. Certes, 600 renforts arrivent en début d'après-midi, mais rares sont les soldats expérimentés qui ont combattu à l'Est. De Flak, il n'est point, ni de troupes de choc, ni de blindés.

Ce qui est vrai, en revanche, c'est que le mur est solide. La plage elle-même est dominée par quatorze points d'appui de trois à six casemates bétonnées cerclées de mines

et de barbelés. Au total, deux pièces de 88 mm, cinq de 75 mm et trois de 50, ainsi que 28 mortiers et, surtout, 85 mitrailleuses croisent leurs feux. Les cinq sorties – des vallons assez étroits et abondamment minés – sont barrées par des fossés antichars ou des murs en béton de deux mètres de haut. Les Allemands les ont construits récemment, selon un plan cohérent. Quelques kilomètres en retrait, une quarantaine de pièces d'artillerie et une trentaine de lance-roquettes attendent pour pilonner l'assailant. Gold Beach et Juno Beach, d'une longueur à peine inférieure, ne sont défendues que par quatre positions, même si elles sont bien armées (huit canons à Gold, sept à Juno). À Utah, il n'y a qu'un seul point d'appui (à six canons) et même pas l'effectif d'une compagnie.

Pour autant, les défenses d'Omaha ne sont pas infranchissables. Hormis pour les mitrailleuses, la densité du feu y est moindre que sur les îles du Pacifique. Les défenses sont inachevées : secteurs non minés, réserves d'obus incomplètes, blockhaus en chantier ou non armés. Surtout, la plage elle-même n'est gardée que par 800 soldats, bien peu pour 7 000 m de littoral. C'est presque dix fois moins que ce qui était jugé

nécessaire pour défendre les tranchées de 1916, ce qui laisse des intervalles vides. Pour finir, certaines portions situées au pied de l'escarpement plus ou moins abrupt de 30 à 60 m de haut qui cerne la plage sont hors de vue des défenseurs – une aubaine pour les assaillants. Des généraux comme Norman Cota ou de simples sous-lieutenants comme John Spalding peuvent y rassembler des poignées d'hommes. Ils les haranguent à la manière du colonel Taylor – « *Deux types d'hommes resteront sur cette plage, ceux qui sont morts et ceux qui vont y mourir. Alors, foutons le camp d'ici!* » –, leur trouvent des bazookas, des torpilles **Bangalore** ou des pains de plastic.

Le terrain défavorable aux GI

Au bout d'une heure trente à deux heures environ, les premiers courageux ouvrent des passages à travers les barbelés et entament l'ascension. Des rangers et des GI de la 29^e DI débouchent les premiers à l'extrémité ouest à 8 h 24. Une trentaine de minutes plus tard, quatre autres groupements s'infiltrèrent sur les arrières du Mur. Les compagnies de réserve allemandes n'ont pas été assez réactives et personne n'est venu occuper les hauteurs pour y cueillir les Américains. Le point d'appui n° 60 est le premier neutralisé à 9 heures. C'est à cet instant que plusieurs capitaines de destroyers se risquent à moins de 1 000 m du rivage pour matraquer les points d'appui. Puis des chars débarquent, dotant les fantassins d'un appui-feu suffisant. Dans l'après-midi, le génie ouvre trois des cinq sorties : le débarquement a réussi.

À Colleville-sur-Mer, des survivants du 3^e bataillon du 16^e régiment d'infanterie de la 1^{re} DI soignent leurs blessures à l'abri de la falaise. Au soir du 6 juin, la « Big Red One » déplore 1346 tués, disparus et blessés.

La torpille **Bangalore** est une charge explosive à l'intérieur d'un tube. Plusieurs tubes peuvent être raccordés et ainsi dégager jusqu'à quinze mètres de mines et barbelés en une explosion.

Les Sherman **Duplex Drive** (DD) étaient équipés d'une jupe en toile et d'hélices pour être mis à l'eau à plusieurs kilomètres du rivage. Le **tankdozer** est un Sherman équipé d'une lame de déblaiement et d'une remorque d'explosifs.

Le général **Omar Bradley** (1893-1981) commande la 1^{re} armée américaine, qui débarque sur Utah et Omaha. Même s'il n'est guère inventif et audacieux, Ike apprécie son expérience acquise en Méditerranée et son sang-froid, deux qualités essentielles le 6 juin.

L'amiral **Alan G. Kirk** (1888-1963) est le commandant de la Task Force O devant Omaha. Expérimenté, il était déjà à la barre des débarquements en Sicile et à Salerne.

Si bain de sang il y a eu, on ne peut donc l'imputer à la seule défense allemande : il faut convoquer d'autres suspects. Le premier accusé est le terrain. La plage est un croissant de sable de 7 km coincé entre deux à-pics. En venant de la mer, les soldats doivent traverser un estran long de 300 m, truffé d'obstacles et sous le feu croisé, avant de trouver l'abri relatif d'un remblai de galets d'un ou deux mètres de haut. Après avoir repris leur souffle, les assaillants s'aventurent dans une courte portion tortueuse de marais et de broussailles basses, toujours exposée aux tirs, pour atteindre la base de l'escarpement, seul véritable refuge – mais encore faut-il se hisser au sommet. Omaha a donc tout d'une souricière. En cela, la plage se distingue d'Utah, barrée par un cordon de dunes basses, et des plages britanniques, adossées à un remblai bétonné portant une route littorale bordée de villas balnéaires. Sortir de la plage pour entamer un combat de rue n'est pas une sinécure, mais au moins les bunkers ennemis y sont plus exposés et l'arrière-pays plus accessible.

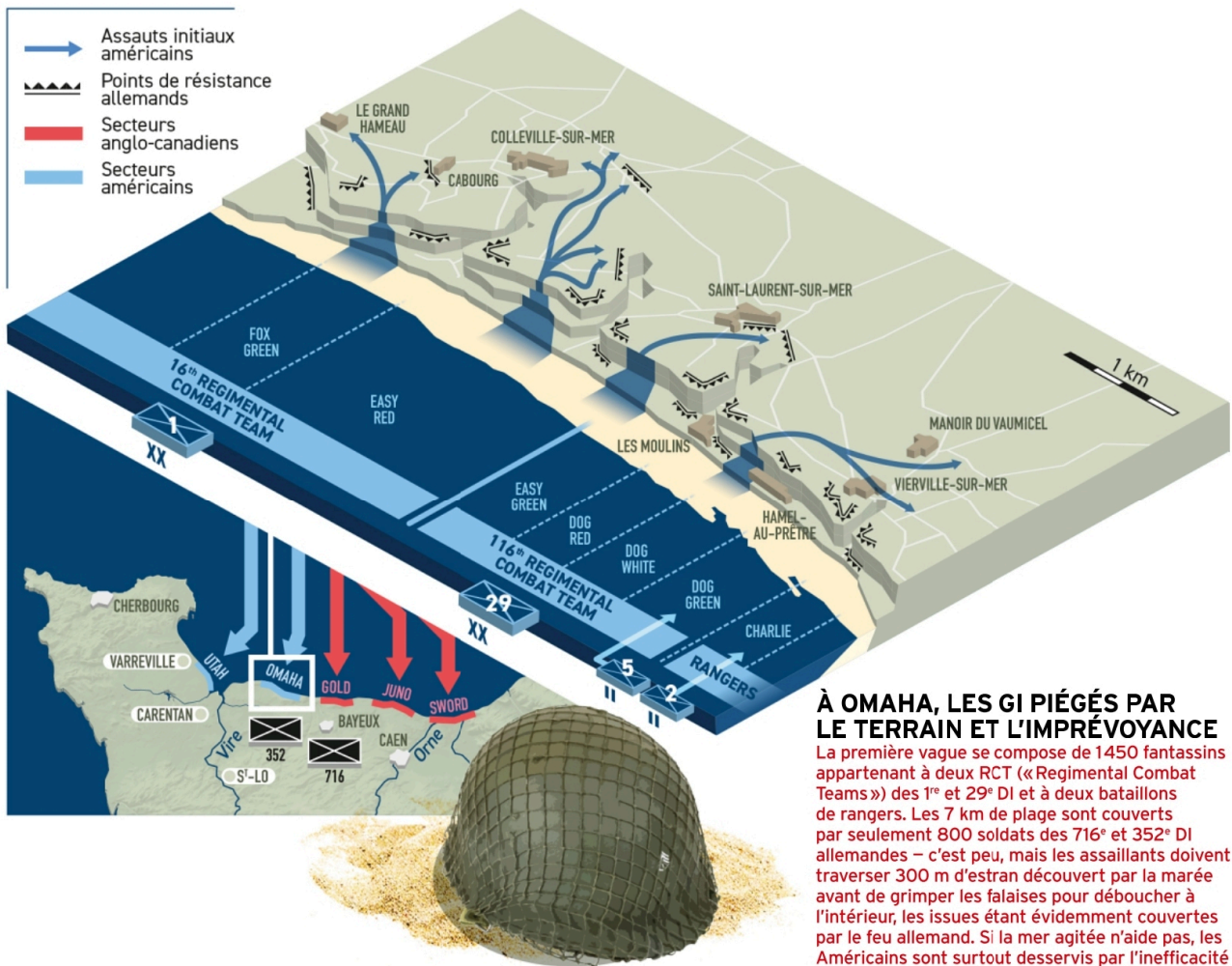
Tout défile à Omaha...

Le deuxième accusé est la météo. La houle, avec un vent de force 5 (30 km/h), engendre des creux de plus d'un mètre. Les GI donnent l'assaut les tripes vidées, écoeürés, livides. À l'heure H, des dizaines se font tuer faute de pouvoir courir. Des courants latéraux déportent les péniches de centaines de mètres vers l'est. Les 1 450 soldats de la première vague sont dispersés. La confusion est encore aggravée par la disparition de l'essentiel des radios. Parlons aussi du sort que la houle réserve à la soixantaine de chars **Duplex Drive** : 27 des 32 qui se risquent en mer coulent comme des pierres. Plusieurs capitaines de barges prennent le risque de déposer les autres directement sur la plage. Dix s'embrasent sous le coup des pièces allemandes. Les autres font les morts, alors que les GI comptaient sur eux pour tirer dans les embrasures des bunkers. La météo a complètement désorganisé l'assaut et conduit les GI à n'avoir que leurs fusils, ou presque, à opposer aux mitrailleuses.

Autre facteur explicatif, les GI souffrent d'un manque d'équipement pour se défaire des obstacles et attaquer les bunkers. La première vague est pourtant accompagnée de 2 000 sapeurs bardés d'explosifs et de seize **tankdozers**. Des équipes de la Navy à bord de canots pneumatiques sont présentes pour neutraliser les obstacles en mer. Hélas, cette belle entreprise vole en éclats en même temps que leurs barges devenues des bombes flottantes. Treize tankdozers sont détruits. Pour démanteler les réseaux de barbelés et les murs, les sapeurs n'ont plus que quelques torpilles Bangalore et des pains de plastic. Les mines doivent être déterrées à la main : aux blindés spécialisés conçus par les Britanniques, le général **Bradley** a préféré l'appui feu indirect, plus conforme à la culture américaine. Le jour précédant le 6 juin, on rassure les GI : depuis leurs chalands, ils seront aux meilleures loges pour assister au plus grand spectacle pyrotechnique de tous les temps. Las ! La pyrotechnie ne garantit pas le succès. Un seul Churchill AVRE, char lourd armé d'un mortier de 290 mm, aurait pu dégager l'accès à un vallon en quelques tirs.

Enfin, les arbitrages illusoirs et les compromis qui ont ruiné les plans de feu finissent de remplir le box des accusés. Tout part de l'obligation pour les Américains de débarquer à 6 h 30 – de jour, car il est impossible d'attaquer sous couvert de l'obscurité comme en Méditerranée, à cause des courants, de la houle et des obstacles sur les plages. À l'aube, afin de disposer de toute la journée pour





À OMAHA, LES GI PIÉGÉS PAR LE TERRAIN ET L'IMPRÉVOYANCE

La première vague se compose de 1450 fantassins appartenant à deux RCT (« Regimental Combat Teams ») des 1^{er} et 29^{er} DI et à deux bataillons de rangers. Les 7 km de plage sont couverts par seulement 800 soldats des 716^e et 352^e DI allemandes – c'est peu, mais les assaillants doivent traverser 300 m d'estran découvert par la marée avant de grimper les falaises pour déboucher à l'intérieur, les issues étant évidemment couvertes par le feu allemand. Si la mer agitée n'aide pas, les Américains sont surtout desservis par l'inefficacité du bombardement initial et par leur refus d'utiliser les engins spécialisés britanniques. Les pertes totales à Omaha représentent ainsi environ 30% du total du 6 juin, soit 4720 tués, disparus et blessés (Navy et Air Force incluses), dont 1346 pour la 1^{er} DI et 1272 pour la 29^e DI. Le génie, particulièrement exposé, perd 41% de ses effectifs.

élargir la tête de pont. Et à mi-marée montante, quand les chausse-trappes (pieux et tétraèdres minés) destinées à déchiquer les chalands sont encore visibles. Or, un tel horaire laisse à peine plus d'une heure à la préparation d'artillerie, dont moins de vingt minutes pour bombarder la plage elle-même. C'est peu, d'autant que l'US Navy ne rassemble pas tous les navires demandés par l'US Army : deux cuirassés contre trois souhaités, quatre croiseurs légers (dont deux français) contre six, et douze destroyers contre vingt-quatre.

5 000 bombes larguées pour rien

Bradley s'émeut à raison de ces déficiences. Mais l'amiral **Kirt** se veut rassurant. Les frappes au contact seront principalement du ressort de chalands de débarquement modifiés en bases d'appui feu (neuf armés de roquettes, cinq de canons de 120 mm), ainsi que sur la centaine de pièces d'artillerie de l'armée qui tireront depuis leurs barges. Un vrai festival ! Mais c'est sans compter sur la houle qui gêne le tir depuis ces frêles esquifs. Les 10000 roquettes explosent dans le ressac au lieu de dévaster les obstacles de plage et les canons ne sont d'aucune utilité tant ils sont ballottés. Les rapports d'expérience montreront le fossé entre les maigres dégâts infligés par les navires devant Omaha et ceux plus conséquents assésés sur les plages britanniques qui, par le jeu des marées, ont disposé d'une heure supplémentaire de pilonnage.

Et, comme si tout ce qui précède ne suffisait pas, Eisenhower gaspille sa dernière carte. Pour la première fois, un assaut amphibie est précédé d'un tapis de bombes de la part de 448 quadrimoteurs. Hélas, le commandant suprême se dégonfle quelques jours avant le jour J : il a soudain peur de voir les bombes tomber trop court, pile sur ses barges et exige un report de 30 secondes de l'ouverture des soutes. Les aviateurs s'étranglent... Et leurs 5000 bombes tombent dans le dos des défenseurs, tuant 600 civils sans toucher une seule position allemande. Oui, les GI ont assisté au plus grand des spectacles pyrotechniques, mais pour leur plus grand malheur, c'était un feu d'artifice inoffensif !

Omaha était une souricière... Il est illusoire de penser qu'un bain de sang aurait pu y être évité. Mais ce n'est pas tant la présence massive de défenseurs qui l'a amplifié que la combinaison de facteurs géographiques, météorologiques et de compromis malheureux. ■

9

POURQUOI LES FRANÇAIS ONT-ILS ÉTÉ QUASI ABSENTS?

Bir Hakeim ni l'Italie n'ont redoré le blason terni par la déroute de 1940: les Anglo-Américains n'ont qu'une piètre estime pour les Français qu'ils réarment en Afrique du Nord en 1943. Nul ne les imagine capables de conduire un assaut amphibie, et il est donc hors de question de gâcher du *shipping* pour transférer d'Italie en Angleterre des unités qui forceraient à renoncer aux sept précieuses divisions de vétérans du front méditerranéen, dont les fantassins de la *Big Red One* (1^{re} DI) américaine et les *Desert Rats* de la 7^e DB britannique. Inclure en outre un état-major français ajouterait une friction aussi considérable qu'inutile à une opération déjà complexe et hasardeuse. En revanche, les Alliés ont besoin des Français en Méditerranée. À court terme, il s'agit de remplacer les divisions expérimentées en Italie. À moyen terme, il faut muscler les opérations en Provence. «*Par commodité, [les Anglo-Saxons] cherchaient à utiliser les forces françaises pour les buts qu'eux-mêmes avaient fixés, comme si ces forces leur appartenaient*», résume de Gaulle, un brin amer.

La prétention des Français à libérer leur propre sol pourrait justifier un effort, au moins politique, mais ni Roosevelt ni Churchill ne veulent associer au

Le **Comité français de libération nationale** (CFLN), créé en juin 1943, fusionne le Comité national français du général de Gaulle et le commandement en chef français civil et militaire d'Alger de Giraud. Les deux hommes le coprésident jusqu'à l'éviction politique du second. Le 3 juin 1944, le CFLN devient le **Gouvernement provisoire de la République française** reconnu par les forces de la Résistance.

Débarquement le **Comité français de libération nationale** (CFLN) dont ils ne reconnaissent pas la légitimité à gouverner la France. Le président américain voit en de Gaulle, qu'il n'a pourtant qu'entraperçu à Casablanca, un trublion ambitieux qui ne représente que lui-même, une prima donna caractérielle et ingrate, un impérialiste et un dictateur en puissance.

Évincer de Gaulle à tout prix

En un mot, le Général est infréquentable, quand bien même il a obtenu l'imprimatur de tous les réseaux et partis de la Résistance pour devenir président du CFLN! De Gaulle personnifie également tout ce que n'aime pas Roosevelt dans la France: soif de grandeur, ego surdimensionné et donneur de leçons... Le président avoue sa préférence pour un empire affaibli, qu'il imagine volontiers amputé de quelques territoires métropolitains et colonies. Enfin, pour ce démocrate fervent, «*le futur gouvernement français sera établi, non par un individu [...], mais par le peuple français lui-même après sa libération*».

Pourquoi, dans ces conditions, Roosevelt a-t-il donné le 24 janvier 1943 son accord au réarmement massif de l'armée française? Parce qu'il pensait qu'en offrant

Le 16 juillet 1944, Montgomery décore le capitaine de corvette Philippe Kieffer, le chef du 1^{er} bataillon de fusiliers marins commandos dont les 177 hommes sont les seuls Français à débarquer en Normandie le 6 juin.



des troupes au général Giraud, ce dernier y gagnerait la légitimité d'évincer de Gaulle. En contrepartie, l'évadé de Königstein s'était de plus engagé à mettre les divisions françaises à la disposition des Américains. Mais l'homme du 18 juin avait facilement écarté le stratège de pacotille, mettant l'armée au service de la renaissance d'une France indépendante et souveraine capable de siéger avec les grands.

Washington frappe, Londres tempère

C'est dans ce but qu'à la mi-1943, le CFLN mandate ses ambassadeurs pour obtenir à Londres et Washington la participation française la plus large possible au futur débarquement en France, avec un minimum irréductible de trois divisions blindées. Churchill s'engage sur le principe, tout en précisant prudemment que « *l'affaire aura avant tout un caractère anglo-américain* ». Puis, le 7 décembre, l'état-major combiné douche les espérances en réduisant à une « force symbolique » la participation française à *Overlord*. Le 27 décembre, de Gaulle apprend de la bouche de l'adjoint d'Eisenhower que ce symbole pourrait être une division. « *Une division blindée* », exige alors le général, ajoutant que « *si les troupes alliées entrent à Paris sans les troupes françaises, les conséquences seront très graves* ».

Fort marri de voir de Gaulle s'imposer, Roosevelt contre-attaque. Quand, le 7 septembre 1943, le CFLN propose de prendre en charge l'administration des futurs territoires libérés, le président fait la sourde oreille. Il gèle un temps les fournitures d'armes, laisse la presse américaine salir le Général et surtout interdit de divulguer des informations sur le Débarquement aux Français, au risque d'altérer l'efficacité de la Résistance. Le

Philippe Kieffer (1899-1962), de mère anglaise et de père alsacien réfugié à Haïti après 1871, diplômé à Chicago, revient en France en 1939 et se porte volontaire dans la Marine. Il répond à l'appel de de Gaulle dès le 19 juin 1940. Son parcours le destine à devenir officier de liaison. Impressionné par les commandos britanniques, il reçoit le feu vert pour mettre sur pied, en 1942, le premier commando français avec une quinzaine de volontaires, noyau du bataillon de fusiliers marins commandos. De Gaulle accepte de le placer sous autorité britannique au sein d'un commando interallié. Kieffer dirige ses hommes au feu en 1944 de la Normandie aux Pays-Bas au sein du commando n°4 britannique.

dernier espoir d'une participation autre que symbolique s'envole. Pis : pendant que le CFLN forme du personnel pour remplacer l'administration de Vichy, les Américains font de même en prévision d'un gouvernement militaire : des administrateurs yankees s'essaient à l'art de devenir préfets et Washington imprime ses francs. Roosevelt met cependant de l'eau dans son vin le 15 mars 1944 : il autorise Eisenhower à renoncer à la tutelle militaire en traitant avec n'importe quelle autorité française à l'exception du gouvernement de Vichy. Cela entrouvre la porte au CFLN, sans la fermer aux maires et aux préfets déjà en place, ni aux opportunistes. En Afrique du Nord, fin 1942, les Américains avaient déjà négocié avec Darlan, le n°3 de l'État français...

Churchill, questionné à la Chambre des communes, mis sous pression par un Foreign Office francophile et une opinion publique qui ne comprend pas le mépris pour les compagnons d'infortune de 1940, est moins dogmatique. Il encourage Washington à se montrer plus souple. Sans aller au-delà : « *Je ne vais pas me disputer avec Roosevelt pour les beaux yeux de de Gaulle !* » Entre le grand Charles et le grand large, Churchill a fait son choix. En mai 1944, Londres interdit la sortie des personnes et les communications chiffrées avec l'étranger, États-Unis et URSS exceptés, afin de préserver le secret des préparatifs. Le gouvernement français à Alger se trouve ainsi coupé de ses représentants en Angleterre. La France ne peut être davantage exclue. Ce n'est que le 4 juin que Churchill invite de Gaulle pour l'informer de l'imminence du Débarquement, lors d'une entrevue mémorable dans son train, près de Portsmouth.

Une reconnaissance tardive

Aucune division soumise à l'autorité du CFLN ne pouvait débarquer en Normandie dans un tel climat. Les seuls Français qui fouleront le sable normand le 6 juin sont les 177 commandos de marine du commandant Kieffer, sous uniforme britannique – et ils sont les seuls soldats alliés confinés les jours précédents, ce qui en dit long. Mais en mars 1944, le CFLN, de Gaulle en tête, s'était déjà résigné à ce « symbole », avec pour lot de consolation une participation majoritaire au débarquement en Provence, et la promesse faite par Eisenhower de ne pas entrer dans Paris sans la 2^e DB à ses côtés. De Gaulle lui faisait confiance. L'Américain n'avait-il pas trouvé une solution pour la transférer à moindres frais : l'embarquer sans son matériel et la rééquiper en Angleterre ? Le commandant suprême, conscient d'avoir besoin du CFLN pour éviter le chaos en France, espérait, d'ici Paris, voir l'imbroglio politique se dénouer. Après le 6 juin, Ike laisse les commissaires de la République nommés par le CFLN s'installer aux commandes de l'administration et renonce rapidement à faire circuler la « fausse monnaie » américaine, comme l'avait surnommée le Général. Pour autant, ce n'est que le 1^{er} août que Leclerc met une chenille sur le sol français. Et la reconnaissance du Gouvernement provisoire de la République par les Anglo-Américains attendra jusqu'au 23 octobre 1944.

Vingt ans après, rancunier, de Gaulle refusera de participer aux commémorations du jour J. « *Le débarquement du 6 juin, c'a été l'affaire des Anglo-Saxons, d'où la France a été exclue. Ils étaient bien décidés à s'installer en France comme en territoire ennemi ! [...] Et vous voudriez que j'aie commémoré ce débarquement qui était le prélude à une seconde occupation du pays ?* » ■

En avril 1944, à Bexhill-on-Sea, des instructeurs britanniques du commando n°4 font une démonstration de combat au corps-à-corps sous l'œil attentif des Français du 1^{er} bataillon de fusiliers marins commandos.





10 HITLER EST-IL LE SEUL COUPABLE DES TERGIVERSATIONS DU 6 JUIN ?

Photographié début 1944 à Obersalzberg, Hitler est accusé après-guerre par ses généraux d'être responsable de la défaite de Normandie – surtout causée par les errements du commandement local.

Dans *Combattre en dictature* (voir « Pour en savoir plus », p. 53), l'historien Jean-Luc Leleu rend à la *Generalität* – la caste des généraux allemands – sa part de responsabilités. À cause d'une lecture rassurante de la météo et des marées, il manque, le jour J, Rommel, le patron du groupe d'armées B parti en Allemagne, mais aussi le chef de la 7^e armée et plusieurs divisionnaires, réunis à Rennes pour un Kriegspiel ou partis profiter des nuits parisiennes. Leurs subordonnés hésitent à prendre des décisions, d'autant qu'ils sont noyés sous des informations contradictoires. La 7^e armée et le groupe d'armées B ignorent l'existence du débarquement à Utah Beach jusqu'à 16 h 30 et croient que celui d'Omaha a échoué. À l'inverse, ils restent persuadés que des assauts ont lieu à la pointe du Cotentin et à l'est de la Dives, entre Houlgate et Honfleur.

Les officiers allemands sont désarçonnés : tout le monde s'était imaginé un scénario dans lequel le Débarquement serait immédiatement identifié. Certains surréagissent, d'autres s'abandonnent dans l'apathie, appliquant le mot d'ordre de l'**Ob. West** « *de ne pas s'emballer* ».

Surnommé le Renard du désert pendant la campagne d'Afrique du Nord, le jeune maréchal Erwin Rommel (1891-1944) a acquis une telle popularité qu'il est considéré à lui seul comme une arme miracle. En charge du groupe d'armées B, qui surveille la zone du Débarquement, il est persuadé que la victoire va se jouer le jour J. Mais il ne réussit pas ensuite à reprendre l'initiative aux Alliés et il est grièvement blessé le 17 juillet par un chasseur-bombardier. Hitler, qui le soupçonne d'avoir trempé dans l'attentat du 20 juillet, le contraint au suicide.

Au sommet, le maréchal **Gerd von Rundstedt** ne prend pas la peine de donner un seul coup de fil en personne le 6 juin. Surtout, alors que la confusion exige d'aller chercher l'information, trop d'états-majors l'attendent. Les différents échelons du commandement sont ankylosés à force d'exercices stéréotypés. L'absence de l'instinctif Rommel n'en est que plus préjudiciable.

Chaque heure compte

La conséquence du flottement est sans appel. La 12^e PzD SS « Hitlerjugend » est envoyée dans une mauvaise direction, vers Lisieux. Des éléments de la 21^e PzD, la plus proche des plages Gold, Juno et Sword, ferraillent avec les paras à l'est de l'Orne dès minuit trente, mais il faut attendre six heures pour que le groupe d'armées B mette la division à la disposition du 84^e corps d'armée. Deux heures sont encore perdues avant que ledit corps ordonne d'attaquer les parachutistes, puis se ravise à 10 h 30 pour exiger le rejet des Anglais à la mer. Finalement, la division ne contre-attaque qu'à 16 heures, sous la direction du général Marcks, le chef du 84^e corps, car le divisionnaire et son second restent introuvables. Le

périple du groupement d'intervention Mayer (2 100 hommes), qui campe à 20 km d'Omaha, est encore plus pathétique. On l'envoie d'abord contre les paras américains, 50 km à l'ouest, avant d'ordonner un demi-tour pour faire barrage aux Anglais à Bayeux. Mayer fait ainsi l'essuie-glace devant Omaha toute la journée, sans aucun profit. Dans le Cotentin, malgré les directives appelant à agir vite et fort, les bataillons sont débloqués un à un, tergiversent (l'un d'eux ne parcourt que sept kilomètres en cinq heures) ou tombent dans des embuscades. Devant Omaha, les défenseurs ne reçoivent aucun renfort, alors que plusieurs compagnies cantonnent à proximité.

Controverse au sommet

Dans les jours suivants, les états-majors peinent à contre-attaquer. L'aviation et l'agressivité des Alliés en sont certes largement responsables. Mais la Wehrmacht ne met pas, c'est le moins qu'on puisse dire, les chances de son côté : elle choisit un autre état-major pour cette mission que celui qui s'y préparait, et son chef débarque le soir du jour J sans plan et sans la moindre info. Le résultat, sans surprise, est loin d'être irrésistible. « *Les opérations allemandes donnent l'impression d'une improvisation plutôt hâtive et inefficace*, confirme l'historien canadien Charles Stacey après avoir étudié les opérations effectuées du 7 au 9 juin par la 12^e SS. *Les attaques furent poussées avec courage et détermination, mais sans aucune habileté tactique notable.* » Par endroits, des chars attaquent seuls, sans appui d'infanterie, comme les Français en 1940 ! En quoi Hitler pourrait-il être responsable de ces errements ?

Les griefs à l'encontre du Führer portent cependant davantage sur la période préliminaire au Débarquement. Après-guerre, les généraux survivants l'ont accusé d'avoir mal déployé la réserve blindée, ruinant la meilleure (et seule) carte dans la main allemande. C'est oublier que la « Panzer-controverse » n'a pas pour origine Hitler : c'est parce que la Generalität était incapable de s'accorder sur le positionnement des réserves que le Führer a dû trancher. Rommel proposait de les disperser au plus près du littoral, de façon à être sûr d'engager au moins un groupement d'une centaine de chars en moins de trois heures et surprendre les Alliés encore sur la plage. L'état-major de von Rundstedt s'y oppose, jugeant un tel collier de perles trop faible. Le patron du front ouest défend une tactique plus orthodoxe : se donner jusqu'à quinze jours pour rassembler une force blindée de plus de 1 000 chars et attaquer en masse. Un troisième larron, le général **von Schweppenburg**, persuadé que la marine alliée va écraser sous ses obus les précieux panzers, propose pour sa part de laisser l'ennemi progresser loin à l'intérieur pour mieux le défaire dans une bataille de mouvement.

Se ménager une contre-offensive

Hitler rend un jugement à la Salomon : il confie trois divisions mobiles à Rommel, en déploie trois autres dans le sud de la France et quatre en réserve générale, le tout en exigeant, le 20 mars 1944, qu'« *en aucun cas, nous ne tolérions que le débarquement allié dure plus de quelques jours, sinon quelques heures* ». La mission est celle que défend Rommel, mais avec les moyens issus d'un compromis boiteux. La décision est très discutable, mais le Führer ne l'a pas prise sans réfléchir : il a consulté une enquête de janvier 1944 réalisée auprès des chefs d'armées. Or, presque tous défendent la voie médiane

Prussien de la vieille école, le maréchal **Gerd von Rundstedt** (1875-1953) brille en France en 1940 et en URSS en 1941 à la tête d'un groupe d'armées. Après l'avoir disgracié à l'hiver 1941, Hitler le réhabilite en 1943 pour lui confier le front ouest (l'**Ob. West**, un titan de 59 divisions et 1500 chars), plus pour son aura au sein de la Generalität que pour la confiance limitée qu'il a en lui. Rundstedt est limogé le 2 juillet sans avoir pesé sur la bataille.

Le général **Leo Geyr von Schweppenburg** (1886-1974) a été choisi pour prendre le commandement du groupe blindé ouest en charge de la contre-offensive. Mais aucune division ne lui est rattachée et, le 6 juin, Hitler décide de déléguer finalement la mission à Rommel... qui la confie au commandant du 1^{er} corps de Panzer SS, Sepp Dietrich. Von Schweppenburg n'est appelé en Normandie qu'à J+4, et il est immédiatement blessé par un raid aérien sur son QG.



Réunis le 6 mai 1944 à Paris, les chefs de la Wehrmacht. De face, de gauche à droite : Schweppenburg (Panzergruppe West), Blaskowitz (Armeegruppe G, Sud-France), Sperrle (Luftflotte 3), Rundstedt (Ob. West), Rommel (Armeegruppe B), Krancke (Kriegsmarine).

finale choisie : disposer au contact quelques divisions Panzer pour freiner les Alliés, tout en conservant un corps de bataille (quatre ou cinq divisions) en retrait pour une contre-offensive qui devrait avoir lieu le plus vite possible. Ce sont eux qui ont produit la synthèse des plans Rommel et Rundstedt – Hitler n'a fait que s'y rallier.

Des torts, mais partagés

Est-il au moins responsable, par son sommeil prolongé, du retard à engager ladite réserve ? En apparence, oui. Même si la thèse d'un Führer endormi jusqu'à 14 heures a fait long feu – il était à la manœuvre avant 8 heures –, il est certain que l'OKW – son état-major personnel – a contremandé à 9 h 30 l'initiative du chef d'état-major de Rundstedt, qui avait pris sur lui de mettre en branle la « Hitlerjugend » et la Panzer Lehr à 5 heures. Mais l'OKW est revenu sur son veto trente minutes plus tard concernant la 12^e SS. Hitler n'a pas fait perdre de temps à une division qui ne s'est mise en branle, en fait, qu'à partir de 11 h 30 et, on l'a vu, dans une mauvaise direction. « *En définitive*, constate Jean-Luc Leleu, *l'emploi de la 12^e division blindée SS représente la quintessence des problèmes auxquels la défense allemande fut confrontée le 6 juin : la panique qui s'empara de certaines unités, la difficulté de déterminer précisément le lieu de l'offensive alliée, enfin les maladroites*



du commandement, écartelé entre ses incertitudes et un besoin d'action. Autant de facteurs qui ne devaient rien aux décisions de l'OKW ou au sommeil d'Hitler. » Le retard imposé par l'OKW à la Lehr a été plus conséquent – cinq heures –, mais il a fallu deux heures trente supplémentaires à la division pour se mettre en route.

Hitler n'est pas totalement innocent, cependant. Il a eu, pour commencer, le tort de construire une chaîne de commandement bicéphale : Rundstedt dirige le front ouest, mais le Führer lui impose Rommel comme chef du groupe d'armées B qui surveille le littoral de Dunkerque à Saint-Nazaire, c'est-à-dire le front pressenti d'invasion. Les deux hommes vont donc être amenés à conduire la même bataille. Or, si Rommel reste le subordonné, il est plus populaire dans la troupe et, en tant qu'inspecteur des fortifications, dispose d'un accès direct à Hitler. Avant même le 6 juin, la Panzer-controverse illustre l'incompatibilité des deux ego.

Hitler commet une autre erreur. Un état-major chargé de la contre-offensive a été mis sur pied (le groupement blindé ouest) et attribué à Schweppenburg, mais le chef suprême le prive de divisions de panzers, gardées en réserve sous sa casquette. Et quand, le 6 juin, le Führer libère deux divisions, il les offre... à Rommel ! Malgré des mois de préparation, le commandement en est réduit à improviser. Ce qui n'a rien de surprenant : de tels arbitrages sont inhérents au nazisme, sur lequel Hitler règne par la division. ■



Nicolas Aubin, l'auteur de ce dossier, développe encore ses arguments dans un ouvrage à paraître : *Le Débarquement, vérités & légendes* (Perrin, 304 p., prix NC). Sortie annoncée le 16 mai 2024.

POUR EN SAVOIR PLUS

- *Histoire du sabotage. De la CGT à la Résistance*, Sébastien Albertelli, Perrin, 2016.
- *Au-delà des plages. La guerre des Alliés contre la France*, Stephen Bourque, Passés Composés, 2019.
- *La France libre*, Jean-Louis Crémieux-Brilhac, Gallimard, 2013 [1996].
- *Atlantikwall et Sudwall. La défense allemande sur le littoral français*, Rémy Desquesnes, thèse soutenue à université de Caen, sous la direction de Gabriel Désert, 1987.
- *La Stratégie de la destruction*, Jean-Charles Fouchier, Vendémiaire, 2017.
- *Les Maquisards*, Fabrice Grenard, Vendémiaire, 2019.
- *Le Débarquement. De l'événement à l'épopée*, Jean-Luc Leleu (dir.), PUR, 2018.
- *Combattre en dictature. 1944, la Wehrmacht face au Débarquement*, Jean-Luc Leleu, Perrin, 2022.
- *Omaha Beach: A Flawed Victory*, Adrian R. Lewis, University of North Carolina Press, 2001.
- *Mass Vertical Envelopment (Airborne) Operations* (thesis), Paul Nobbe, Naval School of Monterey, 2002.
- *Le Mur de l'Atlantique, monument de la collaboration*, Jérôme Prieur, Denoël, 2010.